

JEFERSON TENÓRIO



L'ENVERS DE LA PEAU

TRADUIT PAR LARA BOURDIN
ET EMANUELLA FEIX

MÉMOIRE



D'ENCRIER

**IL Y A UN ENDROIT
QUI N'EST RIEN QU'À
TOI, UN ENDROIT
ISOLÉ ET UNIQUE. C'EST
LÀ QUE SE TROUVE
NOTRE HUMANITÉ,
ET C'EST CETTE
HUMANITÉ QUI NOUS
MAINTIENT EN VIE.**

MÉMOIRE 
D'ENCRIER

1260, RUE BÉLANGER – BUREAU 201
MONTRÉAL, QUÉBEC H2S 1H9
INFO@MEMOIRENCRIER.COM
MEMOIRENCRIER.COM

L'ENVERS DE LA PEAU

Henrique, professeur de Lettres, est abattu par un policier. Pedro, le fils, revient par flashbacks sur le parcours de son père. Face au racisme ordinaire que subissent les noirs au Brésil, Pedro restitue l'envers de la peau, soit les objets de mémoire, la force des esprits, la tendresse et l'humanité qui maintiennent en vie. Censuré et acclamé à la fois, *L'envers de la peau* est désormais un incontournable de la littérature sud-américaine.

JEFFERSON TENÓRIO est né à Rio de Janeiro en 1977. Ses écrits ont été adaptés pour le théâtre et traduits en anglais et en espagnol. *L'envers de la peau*, son troisième roman, a remporté le prix littéraire Jabuti au Brésil en 2021. Il vit à Porto Alegre.

JEFERSON TENÓRIO

L'ENVERS DE LA PEAU

TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR

LARA BOURDIN
ET EMANUELLA FEIX



Pour João, mon fils

— *Qui est là?*

Bernardo, *Hamlet*

LA PEAU

Parfois, tu façonnais une pensée et l'habitais. Tu t'éloignais. Tu bâtissais une maison comme ça. Lointaine. À l'intérieur de toi. C'était ça, ta façon de gérer les choses. Aujourd'hui, je préfère me dire que tu es parti pour revenir vers moi. Je ne voulais pas de ton absence comme seul héritage. Je voulais une sorte de présence, bien qu'elle soit douloureuse et triste. Et malgré tout, dans ce foyer, dans cet appartement, tu seras toujours un corps qui ne cesse de mourir. Tu seras toujours le père qui refuse de s'en aller. En fait, tu n'as jamais su partir. Jusqu'au bout, tu es resté convaincu que les livres pouvaient faire quelque chose pour les gens. Or tu es entré dans la vie, tu en es ressorti, et elle n'a rien perdu de son aspérité. Il y a dans les objets des souvenirs de toi, mais j'ai l'impression que tout ce qui en subsiste m'agresse ou bien me reconforte, car ce sont des restes d'affection. En silence, ces objets me racontent qui tu étais. C'est grâce à eux que je t'invente et te retrouve. C'est en les contemplant que j'essaie de découvrir combien de tragédies nous pouvons encore supporter. Je souhaite peut-être arriver à une sorte de vérité. Qui ne serait pas un point d'arrivée. Qui serait plutôt comme un parcours,

une recherche, un casse-tête qui commence derrière la porte de ton salon, où je trouve une jatte en argile orangée. Et à l'intérieur, un caillou, un ocutá, enroulé dans des colliers de billes rouges, vertes et blanches – un orixá. Je l'observe soigneusement. C'est ainsi que l'on entre dans une vie qui n'est plus. Je retire l'ocutá de la jatte. Je me souviens du jour où tu m'as dit que ta tête était d'Ogum, et que ça signifiait avoir de la chance, parce qu'Ogum était le seul orixá qui savait faire face aux abîmes. Je me rappelle que c'est de tes lèvres que j'ai entendu le mot « abîme » pour la première fois. Il y a des mots que nous rangeons dans l'enfance parce qu'ils nous réconfortent. Je me souviens maintenant de ce que ma tante Luara m'avait dit de faire quand je trouverais ton Ogum : *enroule-le dans un tissu, prends-le dans tes mains et apporte-le à la rivière*. Avant de sortir, je me rends jusqu'à ta chambre et j'observe depuis la porte : il y a des vêtements éparpillés un peu partout ; d'autres entassés dans l'armoire. Sur la table, il y a des stylos vides, des chaussettes dépareillées mêlées à des reçus de supermarché. Il y a des cahiers et des feuilles de papier. Il y a des dossiers remplis de copies de tes élèves. Ton chaos m'émeut. Je regarde tout cela et m'aperçois que ce sont justement ces objets qui vont m'aider à raconter ce que tu étais avant que tu ne partes. Ces mêmes outils qui t'ont vaincu et qui maintenant me parlent de toi. Dans ces objets, je vois ton fantôme qui viendra me rendre visite.

Tu te diriges vers le fond de la classe, là où se trouve l'élève qui a levé la main, et lorsque tu t'approches de lui, il dit qu'il a besoin de sortir. Tu t'aperçois que le garçon a mauvaise mine. Il est blême et il a les yeux rouges. La classe est silencieuse. Certains attendent avec impatience la réaction du professeur. Avant même que tu ne songes à dire quoi que ce soit, le garçon projette son corps vers l'avant et vomit sur toi. Maintenant c'est la classe entière qui te regarde. Certains se mettent à rire. Le jeune homme tousse et vomit encore un peu. C'est ta deuxième année dans cette école et, parmi toutes les choses que tu y as vécues, ce jour-là tu as appris que, quand un élève au teint blême et aux yeux rouges lève sa main pour demander de sortir au milieu d'un test, il vaut mieux ne pas trop s'en approcher et plutôt le laisser sortir. Après t'être occupé du garçon, tu te diriges vers les toilettes, en évitant de regarder ta propre chemise, car tu ne veux pas identifier quel type d'aliment ton élève a pu avaler avant de venir à l'école, même si l'odeur nauséabonde évoque quelque chose comme le café au lait. C'est là que tu te souviens de toutes les fois où tu as eu envie de vomir à l'école. Elles ont été

nombreuses, d'ailleurs. L'estomac a toujours été la partie la plus fragile de ton corps. Quand tu avais douze ans, tu as senti, pour la première fois, ce que tu apprendrais des années plus tard à appeler de l'angoisse. Au départ, ce n'était qu'une sensation d'inconfort, mais, presque aussitôt, tu avais les mains toutes moites, puis venaient les tremblements, les frissons et enfin la nausée. En sixième année, tu as fait ta première crise d'angoisse à cause d'un petit trou dans le plancher, mais aussi parce que tu as entendu le professeur de sciences dire que le soleil allait exploser d'ici quelques milliards d'années. Tu as frémi de tout ton corps quand tu as su que la fin du monde était réelle. Alors tu as passé des semaines à souffrir pour l'humanité, les astres, les planètes et le système solaire. Tu t'es mis à souffrir pour ceux qui viendraient plus tard, tu as souffert par anticipation pour toutes les générations à venir. La mort a revêtu une allure cosmique et obsédante à laquelle tu ne savais pas faire face. Tu te souviens du jour où tu t'es arrêté devant le miroir et tu as compris que la vie était un chaos et qu'elle n'avait pas beaucoup de sens. Tu reviens. Tes élèves ne font plus le test. L'amertume du vomi plane toujours dans l'air. On a déjà appelé quelqu'un du personnel d'entretien, mais tu sais que ce ne sera pas pour tout de suite, parce que cette école, c'est une école publique de la banlieue de Porto Alegre et elle a peu d'employés. Elle a peu de ressources. Les élèves sont agités, tout ce qu'ils veulent, c'est que tu annules le test. Mais il faut être sévère. Tu as trente ans et tu ressens le besoin de montrer que tu es un professeur expérimenté et sévère. *Faites votre test et*

arrêtez de vous plaindre. Si c'était une caserne, ici, vous passeriez un mauvais quart d'heure. À vrai dire, tu n'arrives pas à faire le prof sévère et tu n'as jamais servi dans l'armée. À dix-huit ans, tu avais un ulcère à l'estomac qui t'empêchait de t'enrôler. Tu te rappelles le jour où un sergent vous avait dit de vous déshabiller, toi et les autres garçons, avant de vous dire de vous mettre à quatre pattes ; après quelques instants, vous vous étiez regardés et quelques-uns d'entre vous avaient commencé à se baisser pour se mettre à quatre pattes comme il vous avait dit de le faire, mais tout de suite après vous aviez entendu le rire sarcastique du sergent vous dire que ce n'était qu'une blague et vous ordonner de vous rhabiller parce que vous alliez tous prêter serment au drapeau. Il avait ajouté que l'armée avait besoin d'hommes forts et non pas de *petites tapettes toutes maigres comme vous*. À l'époque, il y avait dans ton estomac une plaie ouverte d'un demi-centimètre. Qui n'a jamais eu une plaie d'un demi-centimètre dans son corps pourrait penser que ce n'est pas grand-chose. Toi, tu savais ce que c'était que d'avoir une plaie d'un demi-centimètre, sans avoir d'assurance maladie privée ni d'argent. À l'époque, tu avais dix-huit ans et tu pesais quarante-trois kilos. Tu te souviens alors de la première endoscopie que tu as dû subir, sans anesthésie, dans un hôpital public de Porto Alegre. On t'avait donné un comprimé qui n'avait engourdi que la moitié de ta langue. Puis on avait enfoncé dans ta bouche un petit tube, un peu plus gros qu'une paille de plastique, d'environ dix centimètres de longueur. Tu avais cru que tu allais mourir étouffé. Alors que ton œsophage était exposé sur

le petit écran d'un appareil, tu t'étais souvenu des douze heures de jeûne que tu avais dû faire avant qu'ils ne te mettent sur une civière et te fassent attendre encore deux heures dans un couloir. Tu étais sur le point de t'évanouir et tu ne savais pas si c'était de faim ou de faiblesse, puisque ton ulcère t'empêchait de manger, de boire et de dormir. À l'époque, tu avais dix-huit ans et tu étais toujours puceau. Pendant la cérémonie, vous aviez levé le bras droit et vous aviez dû le garder levé jusqu'à ce que l'hymne national soit chanté au complet. Tu paraissais plus faible ce jour-là, plus que d'habitude. Le sergent était passé parmi vous et avait ordonné de lever le bras *plus haut, merde*, le serment au drapeau, c'était quelque chose de sérieux et tous ceux qui ne le feraient pas correctement passeraient la nuit dans une cellule de la caserne. Quand il avait dit ça, tu t'étais rappelé que tu avais déjà été menotté comme un criminel. Tu avais quatorze ans. Tu étais à Copacabana et tu attendais le bus pour aller rejoindre ton beau-père. Un bus s'était arrêté et quelques garçons étaient descendus en te pointant du doigt et en criant: *c'était lui, c'était lui*. Tu n'avais pas la moindre idée de ce qui se passait. Sans réfléchir, tu t'étais mis à courir et quand tu t'étais retourné, tu avais vu que plein de gens te couraient après. Par instinct de survie, tu étais entré dans une galerie marchande, rue Barata Ribeiro. Tu étais entré dans le premier endroit ouvert que tu avais trouvé: une église évangélique de l'Assemblée de Dieu. À tes trente ans, tu t'es même dit que tu aurais dû être pasteur pour rétribuer ton salut. Tu étais entré dans l'église et tu t'étais caché derrière l'un des bancs. L'église était vide.